

"CELUI QUI S'ENDORT EN DÉMOCRATIE
POURRAIT SE RÉVEILLER EN DICTATURE"

RENÉ CASSIN



LE LIEN

BIMESTRIEL DE L'ASBL
MAISON DE LA LAÏCITÉ
DE **FRAMERIES**

N°16 OCTOBRE/NOVEMBRE 2014



Maison de la Laïcité
de **Frameries**

LE MOT DU PRÉSIDENT



IMPORTANT.

Depuis le 2 mai 2014, et ce jusqu'à une date indéterminée, la permanence n'est plus assurée.

Si vous souhaitez nous contacter,
envoyez un courriel à l'adresse

maisonlaiciteframeries@skynet.be

ou laissez un message sur notre répondeur
au **065.78.11.53**

Nos bénévoles vous recontacteront dans les meilleurs délais.

Merci déjà de votre compréhension.

In memoriam

Chères amies, chers amis de la laïcité,
C'est par une information tragique
que j'ouvre ce nouveau Lien.

En effet, comme vous l'aurez
probablement appris par les médias,
notre ami Jean-Marie Harvengt nous a
brutalement quittés.

C'est à l'issue du vernissage de
l'exposition SolidArt, initiée par l'ASBL
Un Certain RegArt, qu'il s'est fait
renverser, le vendredi 5 septembre à
20.57 h, par un chauffard qui a pris
la fuite.

Jean-Marie a été tué sur le coup.

Il s'agit de la mort d'un honnête
homme, au sens philosophique du
terme, un homme qui partageait
nos valeurs laïques et qui, depuis
sa très récente retraite, souhaitait
contribuer au développement de
notre association.

Je voudrais ici lui rendre hommage
et dire à ses proches et à ses très
nombreux amis, combien il va nous
manquer.

Homme probe et libre, nous venions,
avec quelques autres, de refaire une
nouvelle fois le monde lorsqu'il a été
foudroyé.



Une disparition qui doit nous amener à
réfléchir sur la vie et la mort et, surtout,
nous inciter à cultiver, plus encore,
fraternité et solidarité.

Adieu, l'ami. Nous ne t'oublierons jamais.

Daniel.

ALBERT CAMUS, UNE VIE.



Albert Camus (1913-1960) est devenu l'auteur classique par excellence. Son œuvre demeure l'une des plus lues en France et dans le monde. C'est que chacun de ses lecteurs semble entretenir avec cette œuvre un rapport privilégié, comme si elle nous parlait d'homme à homme, venant combler un silence et répondre à une attente.

C'est peut-être le propre d'une œuvre d'éternité que de clairement situer les questions qui se posent à tous, en proposant, sinon des réponses du moins des moyens qui permettront de les ébaucher en toute lucidité.

Né en 1913 en Algérie, Camus n'a jamais connu son père, qui travaillait comme ouvrier dans un domaine viticole et qui est mort pendant la Grande Guerre, dans la Marne. La mère de Camus, d'origine espagnole, à demi-sourde et quasi analphabète,

s'installe alors dans un quartier pauvre d'Alger et fait des ménages pour élever Albert et son frère.

Marqué par ce milieu défavorisé, Camus porte toute son affection sur sa mère, qui le lui rend bien mais avec qui le dialogue est pour ainsi dire inexistant, tant elle est peu loquace et épuisée par son travail. On peut supposer que toute l'œuvre littéraire future sera une tentative de combler ce vide, cette absence, cet amour pressenti de part et d'autre mais non exprimé par des mots. Écrire sera donc une manière d'entrer enfin en contact avec les autres et de montrer ce que l'on ressent, surtout sur le plan humain.

Remarqué par ses maîtres, le jeune Camus décroche un diplôme d'études supérieures en Lettres, section philosophie et le destine à une carrière d'enseignant qu'il ne pourra embrasser

suite aux premières manifestations de la tuberculose, terrible maladie qui le poursuivra toute sa vie.

De cette expérience malheureuse, il garde la conviction que la vie est injuste mais loin de sombrer dans un pessimisme improductif et destructeur, il réagit en développant un grand appétit de vivre. Et, s'il faut vivre, c'est ici et maintenant, dans le monde qui s'offre à lui et dont il s'agit de croquer les joies à pleines dents.

Débordant d'activités, il va exercer plusieurs métiers, se marier, divorcer, adhérer au Parti communiste puis démissionner, fonder la Maison de la culture d'Alger, puis une troupe de théâtre et enfin se mettre à écrire, avant de devenir journaliste à Alger républicain, un quotidien proche du Front populaire.

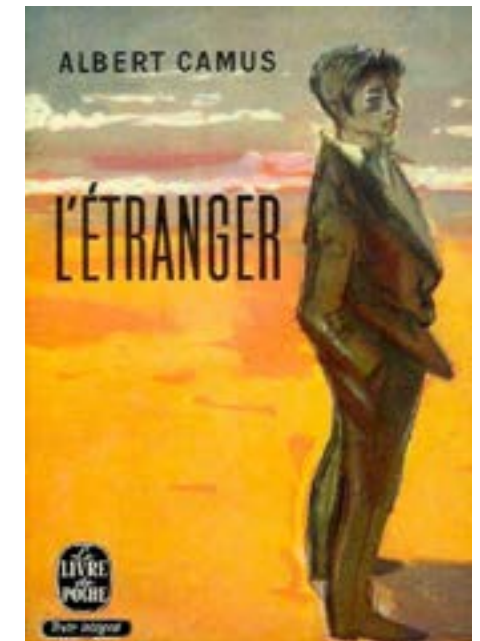
De cette époque, il écrit Révolte dans les Asturies, qui lui vaudra à jamais la réputation d'écrivain engagé et fonde la revue Rivages dans laquelle il commet un article intitulé « Misère de la Kabylie », qui fera grand bruit, provoquant l'interdiction du journal par les autorités et le contraignant à quitter l'Algérie.

On le retrouve donc en France, en pleine débâcle de 1940, journaliste à France-Soir. En 1942, alors qu'il est entré dans la Résistance, Gallimard publie, sur les conseils de Malraux, L'Étranger. En 1943, ce sera le tour du Mythe de Sisyphe, des œuvres bientôt suivies par des pièces de théâtre Le

Malentendu et Caligula, qui appartiennent à ce que l'on a appelé le cycle de l'absurde.

Après la guerre, devenu codirecteur du journal Combat, il démissionne suite à une divergence de vue sur les événements de Madagascar lorsque l'armée française y réprime durement une révolte, attitude que Camus assimile aussitôt assimilée à celle de l'armée allemande en France occupée.

Désabusé, il commence alors des ouvrages comme La Peste, L'État de siège et Les Justes, qui constitueront ce qu'on appellera le cycle de la révolte.



En 1952, c'est la rupture avec Jean-Paul Sartre, l'école existentialiste lui reprochant de mener une révolte

statique, alors que Sartre prend toujours résolument et clairement parti pour une cause, quitte à changer d'avis par la suite. C'est que le



discours, tout en nuance, est moins idéologique et davantage humain. Dans le contexte historique agité de la guerre d'Algérie, alors qu'il refuse la violence et qu'il estime que la fin ne justifie jamais les moyens, on lui reproche son attitude dans laquelle certains ne verront que de la tiédeur. Selon eux, sa révolte n'aurait aucun sens puisqu'elle ne débouche pas dans l'action violente. Il ne serait donc qu'un intellectuel en chambre, un idéaliste qui se gargarise avec des idées qu'il n'applique pas.

Ces accusations, manifestement non fondées, n'empêcheront pas le jury du Nobel de lui attribuer son prix en 1957. Comme chacun sait, Camus décède, peu après, le 4 janvier 1960, dans un accident de circulation et repose à Lourmarin, dans le Vaucluse, région que lui avait fait découvrir son ami René Char.

Au mois d'octobre, la Maison de la Laïcité accueille une exposition et une conférence autour d'Albert Camus. Plus d'informations dans notre rubrique agenda pages 12-13.

UNE RÉFLEXION... SUR LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES DU 25 MAI DERNIER.



A la veille de ces importantes élections, les citoyens européens ont été assaillis d'appels à voter pour ou contre l'Europe unie.

Jean-Christophe Cambadélis, premier secrétaire du Parti Socialiste français depuis le 15 avril 2014, lançait un mot d'ordre de mobilisation dans son ouvrage, intitulé « L'Europe sous la menace national-populiste ».

La France n'ayant pas le monopole du péril brun, il s'adressait à l'Europe des Vingt-Huit en dressant un constat inquiétant pour nos démocraties : « J'observe, écrivait-il, sur tout le continent la montée du racisme, de la xénophobie, de l'antisémitisme, de l'islamophobie, voire de la haine des Blancs. »

Et il établissait un état des lieux en quelque sorte clinique et ô combien consternant du national-populisme en Europe, à savoir :

- Qu'aux Pays-Bas, le parti du tonitruant islamophobe Geert Wilders avait gagné la bagatelle de 24 sièges aux dernières élections législatives ;
- Qu'en Autriche, le jeune leader de la droite populiste, Strache avait obtenu 27% des voix aux élections municipales à Vienne ;
- Qu'au Danemark, le Parti populaire récoltait 12% aux législatives ;
- Qu'en Finlande, le parti des Vrais Finlandais, qui milite contre l'immigration, était devenu la quatrième force politique du pays ;
- Qu'en Norvège, le Parti du Progrès, également anti-immigrés, en Italie, la Ligue du Nord, en Grèce, Aube dorée et en Grande-Bretagne, l'UKIP, avaient maintenant pignon sur rue et d'importantes représentations parlementaires ;

- Et ce, sans compter sur les forces d'extrême-droite qui gangrènent les anciens pays du bloc de l'Est ; Hongrie, République tchèque, Bulgarie, Pologne,...

Quant à la France, à Marine et au succès du Front National, il précisait qu'on était aujourd'hui « passé d'une lutte de classes à une lutte de races ». Et encore ne connaissait-il pas les résultats de la NVA, qui en Belgique, réussissait une percée historique en récupérant notamment les voix de l'extrême-droite du Vlaams Belang.

En guise de conclusion, il constatait que dans toute l'Europe, l'euro-scepticisme avait fait place à l'europhobie, laquelle est un des moteurs principaux du national-populisme.

Et il s'interrogeait sur la capacité d'une Commission de Bruxelles qui, s'occupant de tout, depuis « les chasses d'eau jusqu'à la taille des bouteilles d'huile d'olive », de redorer l'image de l'Europe aux yeux de ses citoyens. Cette Commission, n'en doutons pas, a, dans ce domaine, « du pain sur la planche » et encore de beaux jours devant elle...



BREL...LE GRAND JACQUES... LA VIE, LA MORT...L'AMOUR.



Le mardi 14 octobre 2014 à 19 h, nous rencontrerons Jacques Brel en compagnie de José Perez et Cécile Rigot. Cette rencontre sera suivie d'un repas « à la belge »...

Quelques repères de la vie de Brel

Brel, décédé le 9 octobre 1978 à Bobigny (France), fut un auteur-compositeur-interprète, acteur et réalisateur belge dont la simple évocation nous entoure d'images, de musique et de paroles.

Brel chante la naissance, l'enfance, les premières inquiétudes, mais aussi la mort, l'échec et l'amour.

Jacques Romain Georges Brel est issu d'une famille catholique flamande d'industriels ; son père, Romain est

francophone de souche flamande, et sa mère Lisette Van Adorp est bruxelloise.

Enfant, il est peu intéressé par l'école, excepté par les cours de français. Avec son frère, Pierre, de 6 ans son aîné, Jacques connaît une éducation entre collège catholique et scoutisme. Il écrit à 15 ans de longs poèmes et des nouvelles après avoir lu Jules Verne et Jack London.

À 16 ans, il crée une troupe de théâtre avec quelques copains et écrit lui-même des pièces qu'il joue en amateur au sein de la Franche Cordée (mouvement de jeunesse catholique).

Son père le fait entrer dans la cartonnerie familiale « Vanneste & Brel » où il est affecté de 1947 à 1953 au service commercial, travail pour lequel il n'a aucun goût.

Il songe très sérieusement à une reconversion, soit en tant qu'éleveur de poules, soit en tant que cordonnier, soit comme chanteur. Il choisit cette dernière voie pour notre plus grand bonheur.

À partir de 1952, il écrit et compose ses premières chansons qu'il chante dans le cadre familial, et à diverses soirées dans des cabarets bruxellois regroupés dans le quartier de l'« îlot sacré » Mais il faut attendre 1958 pour que, petit à petit, Brel trouve son style et son public, pour qu'il connaisse enfin le succès.

C'est l'époque de « La valse à mille temps », « Le plat pays », « Les vieux », « Amsterdam », et beaucoup d'autres... dont « Ne me quitte pas ».



Puis vient sa période acteur avec « Les risques du métier », « Mon oncle Benjamin » ou encore « L'aventure, c'est l'aventure ».

En octobre 1968, à Bruxelles, au théâtre royal « la Monnaie », il crée la version francophone de « L'Homme de la Mancha », interprétant le rôle de Don Quichotte aux côtés de Dario Moreno.

En 1974, il abandonne le spectacle et part en voilier. Mais il est déjà malade. On l'opère d'un cancer au poumon et il décide alors de se retirer aux Marquises, mais la maladie ne le lâche pas et il meurt le 9 octobre 1978 à l'hôpital Avicenne de Bobigny.



La tombe de Jacques Brel dans les îles Marquises, non loin de celle de Paul Gauguin.

Rendez-vous donc nombreux ce mardi 14 octobre pour une conférence – spectacle autour du grand Jacques. Suivis d'un repas typiquement « belge »!
Plus d'informations dans notre rubrique agenda page 14.

Ne me quitte pas
Il faut oublier
Tout peut s'oublier
Qui s'enfuit déjà,
Oublier le temps
Des malentendus
Et le temps perdu
A savoir comment
Oublier ces heures
Qui tuaient parfois
A coups de pourquoi
Le cœur du bonheur
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas



On a vu souvent
Rejaillir le feu
D'un ancien volcan
Qu'on croyait trop vieux
Il est paraît-il
Des terres brûlées
Donnant plus de blé
Qu'un meilleur avril,
Et quand vient le soir
Pour qu'un ciel flamboie
Le rouge et le noir
Ne s'épousent-ils pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas

Moi je t'offrirai
Des perles de pluie
Venues de pays
Où il ne pleut pas
Je creuserai la terre
Jusqu'après ma mort
Pour couvrir ton corps
D'or et de lumière
Je ferai un domaine
Où l'amour sera roi
Où l'amour sera loi
Où tu seras reine
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas

Ne me quitte pas
Je t'inventerai
Des mots insensés
Que tu comprendras
Je te parlerai
De ces amants-là
Qui ont vu deux fois
Leurs cœurs s'embraser
Je te raconterai
L'histoire de ce roi
Mort de n'avoir pas
Pu te rencontrer
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas

Ne me quitte pas
Je ne vais plus pleurer
Je ne vais plus parler
Je me cacherai là
A te regarder
Danser et sourire
Et à t'écouter
Chanter et puis rire
Laisse-moi devenir
L'ombre de ton ombre
L'ombre de ta main
L'ombre de ton chien
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas
Ne me quitte pas

L'AGENDA

OCTOBRE

THÈME : LES GRANDS HUMANISTES

CONFÉRENCE/DÉBAT

« **Albert Camus, aujourd'hui ?** » Par Marcel Voisin.

Le vendredi 10 à 18.30 h



Né en 1935 à Ghlin-lez-Mons, **Marcel Voisin** est docteur en philosophie et lettres de l'ULB. Il a enseigné dans cette université et dirigé l'École d'interprètes internationaux de Mons, puis la Haute École de la Communauté française en Hainaut.

Engagé dans la laïcité, il a exercé diverses responsabilités au Cercle du libre-examen, à la FAML, à la Ligue de l'enseignement et de l'éducation permanente, au CAL, à la Pensée et les Hommes.

Son livre *Vivre la Laïcité. Essai de méthodologie de la philosophie et de la morale laïques* a reçu le prix Charles Plisnier de la Province du Hainaut.

Auteur de nombreux ouvrages, il nous a récemment livré « *Insolences* », addition alphabétique de commentaires philosophiques sans complaisance, d'analyses sans concession, de propos insolents tout en conviction.

Celles et ceux qui aiment le soufre de sa plume vont, une nouvelle fois, se délecter,

EXPOSITION

« **Albert Camus, géographie d'une vie** »

Vernissage le vendredi 10 octobre à 20h dans le prolongement de la conférence de M. Voisin.

Exposition accessible sur rendez-vous du samedi 11 au dimanche 26 octobre.



Le vendredi 10 octobre 2014, la Maison de la Laïcité de Frameries accueillera une remarquable exposition, conçue et réalisée par l'association **Confluences** en 2013 et qui s'intitule « **Albert Camus, géographie d'une vie** ».

Cette exposition fait le choix d'illustrer d'Alger à Lourmarin, en 15 tableaux, par des photographies et des citations appropriées, certains lieux qui ont marqué l'œuvre de Camus : qu'il s'y soit senti en son royaume ou en une sorte d'exil.

Cette exposition sera visible du **vendredi 10 au dimanche 26.10.2014** sur rendez-vous au **0473.66 51 31**.



Tipasa.



Alger, marché typique.

CONFÉRENCE – SPECTACLE – REPAS**« Brel...le grand Jacques... la vie, la mort,... l'amour »**

Mardi 14 octobre à partir de 19h.



José Perez, journaliste mais surtout poète et **Cécile Rigot**, auteur-compositeur – interprète, forment un duo de charme qui est déjà venu nous enchanter en évoquant Jean Ferrat et plus récemment, de manière fort émouvante, Garcia Lorca.

Ce 14 octobre, c'est donc au grand Jacques qu'ils s'attaquent à travers les textes de ses chansons, qui, reconnaissons-le, sont de véritables poèmes.

Un parcours musical qui vous fera partager toute la sensibilité d'une œuvre, reconnue mondialement, empreinte à la fois de poésie et de rires.

C'était « au temps où Bruxelles brusselait » qu'il disait, c'était le « Plat pays », c'étaient « Les Flamandes », c'était du Belge !

Ce spectacle musical sera suivi d'un repas typiquement « belge »!

PAF : 15 euros / personne (boissons non comprises) .

**A réserver en versant votre participation au compte de la MLF
BE23 0682 2267 9691.**

**Réservations par mail à maisonlaiciteframeries@skynet.be ou au
0473.66 51 31**

Ne tardez pas car il n'y aura pas de places pour tout le monde !

L'AGENDA**NOVEMBRE****THÈME : LE MOIS DU SOUVENIR**

Dans le cadre de la Quinzaine « Devoir de Mémoire », initiée par l'Echevinat de la Mémoire de la commune de Frameries :

**REPAS/SPECTACLE****« Guinguette, de la Belle Epoque à la Grande Guerre »**

Le mardi 11 novembre à 18h

Spectacle musical et artistique par le Duo Poivre-Sel accompagné de Fred Bourlard à l'accordéon et intitulé « Guinguette, de la Belle Epoque à la Grande Guerre », chansons, textes et saynètes du début du XXème siècle. Cette soirée sera agrémentée d'un repas « d'antan ».

PAF : 15 euros / personne, spectacle et repas compris (hors boissons).

**Réservation indispensable vu le nombre de places limité au 0473.66 51 31
ou par mail à maisonlaiciteframeries@skynet.be**

VISITE**Visite de l'exposition « L'art dégénéré selon Hitler » à la Cité Miroir à Liège, repas de midi et ensuite spectacle.**

Dans la seconde quinzaine (date encore à déterminer).



Visite de la Cité Miroir à Liège comprenant visite guidée des anciens thermes, de l'exposition « **L'art dégénéré selon Hitler** », repas de midi et ensuite spectacle.

La Cité Miroir, bâtiment à l'architecture exceptionnelle, est un nouveau lieu culturel polyvalent en plein coeur de Liège. Il a été construit en 1939 et vient d'être entièrement rénové. Ce complexe abritait les bains publics et la piscine de la Sauvenièrre. Il est aujourd'hui dédié à des projets citoyens et culturels.

Pour tout renseignement, contacter le 0473.66 51 31 – pour des questions d'organisation, le nombre de places sera limité.

CONFÉRENCE/DÉBAT**« Laïcité-Protestantisme : deux frères jumeaux ? »**

Jeudi 20 novembre à partir de 19h.



En partenariat avec les éditions **MeMograMes** et en ouverture de **Mon's Livres**, conférence-débat sur le thème « **Laïcité-Protestantisme : deux frères jumeaux ?** » avec la participation de **Robert Hugh Boudin**, Recteur honoraire de la faculté de théologie protestante de Bruxelles, professeur honoraire à l'ULB et de **Marcel Voisin**, Philosophe, Directeur honoraire de la Haute Ecole de la Communauté française à Mons et de l'Ecole d'Interprétariat.

Ce débat sera animé par **Jean-Pol Hecq**, journaliste à la RTBF et producteur de l'émission « **Et Dieu dans tout ça ?** »

Verre de l'amitié et dédicaces à l'issue des débats.

**A VENIR...
EN DÉCEMBRE****SPECTACLE****L'Académie Bosquètia**

Le samedi 13 décembre

En partenariat avec les membres de l'**Académie Bosquètia des Patois de Frameries**, lecture et mise en scène de passages des albums de Tintin, traduits en patois par l'ami **Max Grégoire**.

Rires, bonne humeur et convivialité assurée.

Infos et réservation au 0474.262 133

TOUTE L'ANNÉE À LA MAISON DE LA LAÏCITÉ :**CÉRÉMONIES LAÏQUES**

Pour ceux qui épousent les convictions laïques, la Maison de la Laïcité organise des cérémonies personnalisées de parrainage, mariage et noces d'or.

Pour information ou réservation, contacter Max Grégoire au 0474.262 133

A LIRE

DU BON USAGE DE LA LAÏCITÉ

Dans le livre «Du bon usage de la laïcité» (1) (éditions Aden), treize auteurs, réunis par Marc Jacquemain de l'Université de Liège et Nadine Rosa-Rosso s'inquiètent de voir se développer en Belgique, un peu à l'imitation de la France, des poussées de fièvre «laïciste» qui semblent surtout refléter les stéréotypes à l'égard de l'Islam de plus en plus présents dans le «sens commun» de nos sociétés.

Contre cette dérive possible de la laïcité, les auteurs ont tenté, à partir de positions philosophiques différentes, de proposer de manière convergente une version plus positive de la laïcité, comme garante de la neutralité des choix philosophiques ou religieux de chacun.

«Réflexions » a passé en revue cet ouvrage pour tenter d'en isoler les éléments marquants et contribuer ainsi à ouvrir le débat sur un thème de société bien actuel.

Sur le malencontreux double sens de «laïcité».

Historiquement, le terme «laïcité» désigne deux concepts différents. Une polysémie malencontreuse qu'il convient d'expliquer, en ce qu'elle constitue le noeud de cet ouvrage.

D'un côté, la laïcité exprime le souci d'indépendance totale, au sein d'une société, entre l'organisation politique

de l'Etat et toute option religieuse ou philosophique particulière. Un Etat est «laïque» dans ce premier sens s'il ne reconnaît aucun privilège à une religion ou option philosophique en particulier et prévoit la libre cohabitation des cultes au sein de la société, dans le respect du droit commun.



Mais ce mot désigne également un concept tout différent : l'adhésion à une option philosophique particulière, caractérisée par le refus de toute référence à une vérité révélée, ou à l'existence d'entités «surnaturelles» (athéisme, agnosticisme). On parle généralement de « laïcité politique » pour le premier sens et de «laïcité philosophique» dans le second cas.

Toutefois, soulignent les deux directeurs de l'ouvrage, la cohabitation de ces deux significations est malencontreuse et, parfois, contradictoire. On peut donc être laïque au sens politique mais pas au sens philosophique – certains chrétiens, musulmans ou israélites, par exemple. Inversement, on peut être laïque au sens philosophique sans l'être sur le plan politique : ce serait le cas de ceux qui voudraient voir la laïcité philosophique dominer institutionnellement l'espace public et devenir la conception de référence de l'Etat. Or, autant il est possible pour un citoyen d'être laïque dans les deux sens du terme, autant cette situation est impossible à appliquer à un Etat. Dès qu'il se définirait comme philosophiquement laïque, un Etat cesserait en effet de l'être sur le plan politique.

Comme le souligne Marc Jacquemain, cette confusion dans la terminologie est dangereuse car elle donne l'impression, au nom de la laïcité, que l'on pourrait imposer l'absence de religion comme position privilégiée.

Reste que ce malentendu, néanmoins, semble bien ancré au coeur d'un mouvement de radicalisation d'une frange de la laïcité, que les auteurs disent observer aussi bien en Belgique qu'en France. Une «laïcité de combat» qui rime trop souvent avec un prosélytisme anti-religieux essentiellement dirigé contre l'Islam. Aux yeux de Marc Jacquemain, de Nadine Rosa-Rosso et des autres intervenants, il s'agit d'une très mauvaise lutte pour la laïcité.



Réaffirmant la primauté de la laïcité politique, en ce qu'elle proclame la neutralité de l'Etat et constitue un rempart contre toute forme d'intégrisme, les auteurs ont tenu à réagir publiquement.

Car, estiment-ils, derrière ce vice de pensée, pointent des dérives: la justification d'une «guerre» d'un Etat contre certains de ses citoyens, un prosélytisme en faveur de l'athéisme, un prétexte moral pour justifier la discrimination à l'égard de citoyens sur le seul critère de la conviction. Bien plus, soulignent-ils, cette «laïcité de combat» risque de servir de justification, sur le plan international, à l'agression, aux menaces et à la guerre, en particulier contre les peuples et nations qui résistent à une occupation étrangère ou s'opposent d'une façon ou d'une autre à l'hégémonie d'une puissance. Un risque qui prend d'autant plus de poids dans un contexte contemporain où se mêlent l'unilatéralisme guerrier américain et la tentation de construire une «forteresse Europe».

Les auteurs de l'ouvrage s'unissent donc, à travers la question du

du foulard plus particulièrement, pour faire entendre une autre voix laïque, plaidant en faveur des valeurs fondamentales de la laïcité politique: constituer un cadre de pensée pour une société plus juste et plus démocratique, permettre la reconnaissance du pluralisme culturel, bâtir un garde-fou aux certitudes morales, aux généralisations simplistes, aux fantasmes à l'égard des composantes culturelles de la construction européenne. Le «racisme ordinaire» dénoncent les auteurs n'est déjà que trop présent dans la société. «Pour nous, comme laïques, il serait catastrophique que, par défaut de prudence ou de lucidité, d'autres laïques viennent couvrir d'un voile de respectabilité des formes larvées de xénophobie qui ne demandent qu'à se développer», conclut Marc Jacquemain.

Sur le port du voile.

Le port du voile islamique donne lieu, depuis une quinzaine d'années en France et, plus récemment et modérément en Belgique, à beaucoup d'agitation. On voit ainsi surgir régulièrement des pétitions et manifestes appelant, «au nom de la laïcité», déplore Marc Jacquemain, à l'interdiction du voile dans les écoles, voire les universités ou carrément dans «l'espace public».

Parmi ces arguments, certains, notent l'auteur, se révèlent à la limite d'un «racisme à peine voilé». Des raisonnements, poursuit-il, qui ne sont

pas endossés par le mouvement laïc en tant que tel mais qui, néanmoins, sont avancés au nom de la laïcité. Ce qui a de quoi rendre perplexe.



Se plaçant dans une conception ouverte de l'espace public et dans un cadre démocratique commun, refusant catégoriquement certaines dérives couvertes par l'étiquette de la «laïcité», Marc Jacquemain épingle dix arguments laïques contre l'interdiction législative du voile.

Pour une autre laïcité: le pouvoir de la diplomatie.

Marc Jacquemain et Nadine Rosa-Rosso ont voulu donner la parole à des citoyens athées, agnostiques, juifs, musulmans, chrétiens ou marxistes qui, tous, partagent la vision d'une laïcité politique et positive. Les treize auteurs rassemblés ont des convictions personnelles fort différentes à beaucoup d'égards et ne se reconnaissent donc pas tous dans la «laïcité philosophique». Pour autant ils se revendiquent tous laïques au sens primordial et livrent leur inquiétude face aux dérives possibles au sein

de la laïcité. L'ouvrage rassemble des collaborations aux tons différents, de l'expérience vécue au plaidoyer.

En conclusion de l'ouvrage, Alec de Vries, licencié en philosophie, spécialisé dans les questions des rapports entre politique, science et démocratie, et Christophe Page, licencié en philosophie de l'ULB, agrégé de l'UCL et professeur de religion dans le secondaire, posent les bases d'une «autre laïcité». Ils font le pari «qu'une autre paix est possible», fondée non sur l'ignorance, non sur l'absence de confrontation. Mais une paix qui passe par la rencontre, via la diplomatie. L'idée est de bâtir la possibilité d'une cohabitation positive entre les adversaires et ce sans tomber dans le sentiment inverse, la frustration négative d'avoir dû céder du terrain.

La piste diplomatique que proposent Christophe Page et Alec de Vries commence par rejeter l'idée du compromis. S'y substitue l'idée d'une paix de «composition», où il s'agit de faire preuve de créativité pour composer, nécessairement ensemble, un espace de cohabitation où chacun ajoutera ce qu'il peut apporter à l'ensemble plutôt que de retrancher ce qui ne lui convient pas. Un peu comme un botaniste qui chercherait à créer de nouvelles espèces hybrides à partir des souches existantes... Idéaliste ?

Les auteurs parlent d'un «pari», «le pari que les chances de réussir existent et qu'en les nourrissant

on peut leur donner la force de se réaliser et construire une paix plus riche plus intéressante pour les acteurs que celle, pratiquement garantie de sa réussite, qui sera obtenue en retranchant ce qui fait désaccord».

La laïcité proposée ici fait appel à la créativité, afin de permettre l'irruption de possibles inattendus. Une démarche qui, insistent-ils, s'oppose à la logique de guerre, qui ne fait qu'aplanir toutes les variations et mobilise chacun dans une recherche de purification identitaire. Il ne s'agit donc pas d'être à la recherche du plus petit dénominateur commun tolérant ou de la synthèse globale de toutes les religions mais de parier sur la diversité des conceptions religieuses dans une optique d'enrichissement de l'espace public.

A LIRE.

POURQUOI BRÛLE-T-ON LES BIBLIOTHÈQUES ?

En France, entre 1996 et 2013, 70 bibliothèques ont été incendiées, toutes dans des quartiers populaires. C'est la découverte, un peu par hasard, de cette statistique oubliée qui a conduit Denis Merklen à soulever la question placée en couverture de son ouvrage Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ? Mais, derrière ce questionnement inaugural, c'est aussi une autre interrogation qu'il nous invite à explorer : pourquoi cette volonté de faire silence autour de ces incendies et comment parvenir à entendre ce qu'ils auraient à nous dire ?

Au-delà de l'enquête, à mille lieux des fastidieux travaux universitaires, c'est un texte et une méthode engagée qui questionne la parole, en particulier la parole populaire et ses silences : « J'ai essayé de prendre les pierres et les cocktails Molotov lancés contre les bibliothèques comme étant des messages. Il n'y a pas que les livres pour abriter des productions de sens. [...] Incendies et caillassages parlent autant de ceux qui lancent pierres et cocktails Molotov que des bibliothèques auxquelles ils s'adressent. »

Sociologue de formation, Denis Merklen, dans la cadre de l'Atelier de recherche sur les classes populaires, a consacré 5 années à écouter puis à donner voix à ce qui se jouait autours

de ces incendies en interrogeant ceux et celles qui œuvrent dans ces espaces culturels, les « responsables politiques » mais aussi ces cocktails Molotov et ces « messages de pierre ».



Parce que il ne s'agit pas ici, prend-il soin de préciser d'autodafé – ni acte idéologique ou religieux, ni volonté de censure –, il convient d'abord de sortir d'une certaine posture vis-à-vis de ces agissements. Les références au nihilisme, à la barbarie ou à la violence gratuite et absurde n'apportent pas de réponse, si ce n'est à ceux qui professent ces jugements et qui s'en trouvent rassurés. Au terme de violence, qui revient régulièrement dans les propos des personnels et des habitants pour englober l'ensemble des actes perpétrés, l'auteur préfère celui de conflit : « si on pense en termes de "conflit", une réciprocité de l'action s'ouvre immédiatement. Une réciprocité entre deux parties ou plus qui se trouvent donc en situation d'opposition, de dispute ou de confrontation. Et, en cas de conflit, beaucoup de questions et de problèmes s'ouvrent que l'idée de "violence" obture. Quel est l'objet du

conflit ? Comment cela a-t-il commencé ? Comment résoudre le contentieux ? »

Une première réponse se situe au niveau du rapport à l'institution, au pouvoir et au territoire quand, note Denis Merklen, à l'appartenance de classe s'est progressivement substituée, dans les quartiers, une appartenance territoriale. Quant aux bibliothèques, elles s'érigent telles des emblèmes dans des territoires où les personnels, y compris ceux qui y habitent, se définissent comme des « intervenants ».

Symboles assumés et revendiqués de l'action politique et sociale, les bibliothèques se refusent pourtant à se penser en terme politique, c'est-à-dire comme des espaces traversés eux-aussi par des conflits. Elles apparaissent dès lors comme des espaces publics ambigus, une porte ouverte sur l'extérieur qui se matérialise aussi comme une frontière derrière laquelle s'accumulent nombre de rancunes, un peu comme à l'école. L'espace public de la bibliothèque tend alors à se transformer en espace d'un certain groupe social puisque seul 10 % de la population fréquente ces infrastructures, essentiellement des enfants. Cet enjeu spatial est souvent au cœur des témoignages : telle bibliothécaire répond à un « Salam Aleykoum » par « « Ici, t'es en France, on parle pas comme ça. » » ; un des interviewés propose d'aller discuter dans la médiathèque : « Alors on va dans la bibliothèque.

C'est chez moi ici, non ? », déclare-t-il, avant de préciser « Ils mettent des bibliothèques pour nous endormir, pour qu'on reste dans son coin, tranquilles, à lire. Ce que les jeunes veulent, c'est du travail. La réponse c'est : « Cultivez-vous et restez dans vos coins. » On t'impose un truc ! »

Mais la bibliothèque ne se résume pas à un édifice ou à un lieu. La prendre à partie, la cibler en tant que telle, c'est aussi viser ce qu'elle abrite. Derrière la sacralité proclamée de l'écrit et de la culture, et la sanctuarisation des bâtiments qui leur sont dédiés, l'auteur nous rappelle que le livre est un objet social et donc aussi un enjeu de luttes. Le rapport à la culture, à l'écrit et au livre s'inscrit dans une conflictualité masquée. C'est pourquoi Denis Merklen convoque le fameux poème de Victor Hugo sur l'incendie d'une bibliothèque par un communard. « J'ai mis le feu là », déclare l'incendiaire avant d'avouer, face aux questions du poète « Je ne sais pas lire ». Denis Merklen souligne ce qui sépare cette analyse de la réalité actuelle. Les incendiaires ne sont pas illettrés, l'écrit est bien au cœur des révoltes, « à la fois comme mode de communication (SMS, réseaux sociaux) et comme enjeu politique et social. » l'enquêteur découvre même que des messages enveloppaient certaines des pierres balancées.

Pourquoi et comment la sincère ambition émancipatrice revendiquée par les bibliothécaires se heurte-t-elle

à ces résistances ?

Là encore, c'est autour des pratiques de lecture, autour du livre - « objet de l'individu, individualiste et individualisant » - que les choses semblent se jouer, dans l'opposition entre l'individu et le collectif, le « dedans » et le « dehors », les élites et les dominés, le pouvoir et la révolte. « Cette vision de l'espace politique sanctuarisé et lavé du social exige notamment des classes populaires qu'elles abandonnent les modes de mise en actes de la politique qui leur sont spécifiques et avec lesquels elles tentent souvent de se défendre des modes de domination dont elles souffrent. De surcroît, Mais une « conception des institutions définies comme des espaces neutres empêche de voir leur qualité d'agents sur le monde social, les participations de ces mêmes institutions comme agents de la domination sociale. » C'est parce que ces tensions travaillent aussi bien le public des bibliothèques, que ses incendiaires et ses personnels, que la réflexion doit s'élargir et poser la question des finalités, des modes d'intervention et d'inscription des bibliothèques dans l'espace politique et territorial.

Observateur engagé des luttes sociales en Amérique latine, auxquelles il se réfère tout au long de l'ouvrage, l'auteur interroge ce qui les distingue du contexte français : « À la différence de l'Amérique latine, les « bibliothèques populaires » animées par des militants syndicaux, politiques ou religieux ont pratiquement cessé

d'exister en France, notamment au fur et à mesure que la gauche gagna les municipalités des villes ouvrières, comme dans le cas de la « ceinture rouge » qui entoure Paris à partir des années 1930 et 1940.

Les bibliothèques populaires ont ainsi cédé leur place à des bibliothèques publiques placées dans l'orbite municipale, et les militants sont devenus des fonctionnaires salariés. » Cette institutionnalisation, ainsi que les évolutions sociétales, ont conduit alors à une redéfinition des enjeux. L'intervention culturelle se veut une réponse au déferlement de la culture commerciale et il ne s'agit plus alors, comme au temps d'Hugo, d'opposer ceux qui accèdent à la culture à ceux qui en sont exclus, mais de lutter pour imposer une définition de ce qu'est la culture légitime et dominante.



En s'engageant prioritairement dans cette lutte, les bibliothèques passent à côté d'un autre conflit et d'une autre frontière, celle qui oppose l'élite au peuple. Dans le combat contre la culture marchande, note Denis Merklen, les bibliothèques, même

relookées en médiathèques, sont en position de faiblesse.

Si leur disparition ne pourrait d'ailleurs que renforcer leur adversaire et accentuer les conflits, à l'origine des incendies, « elles n'ont d'autre choix, note-t-il, que de se rapprocher des classes populaires pour agir avec elles » non plus en « donnant accès » ou en « important » une culture extérieure mais en travaillant les pratiques culturelles du quartier et en dépassant l'action désocialisante qui sépare l'individu du groupe par une mise en avant, par exemple, des pratiques collectives de la lecture ou en transformant une politique de consommation culturelle en politique de production.

Se pose alors la question de la place des contestations de la langue et de la culture légitime par une reconnaissance d'une culture des quartiers, d'un savoir à la fois populaire et savant, dont l'existence est avérée par un certain nombre de productions passées en revue par l'auteur.

Une vitalité, souvent explosive, qui témoigne incontestablement d'une aspiration à se constituer en force collective et qui invite à transformer les bibliothèques en véritables institutions de la culture populaire.

Ce texte est la chronique mensuelle diffusée lors de l'émission de la CNT éducation sur Radio libertaire le 2e mardi de chaque mois.

Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ? Denis Merklen, Presses de l'ENSSIB, 2013, 39 €, 349 p ;



AU PROGRAMME DE JUIN DERNIER, LA MORT...

En juin dernier, notre Maison de la Laïcité a abordé le thème de la mort sous toutes ses facettes, à savoir en présentant une remarquable exposition, conçue et réalisée par le Centre d'Action Laïque de Namur et intitulée « A corps perdu ».

25 planches qui traitent de ces « Chers disparus... ancêtres où êtes-vous ? », « D'un monde à l'autre, vivants et morts communiquent-ils ? », « Et après ? Avez-vous donc une âme ? », « Voir un mort, un indicible abandon, une insupportable dépouille », « Des rites pour affronter la perte », « Cacher ce corps ou un corps pour l'éternité », « Un jour, je ne serai plus...donner un sens à sa vie et transmettre une part de soi ».



Un vaste panorama, un vaste programme.

Pour illustrer cette expo, nous avons accueilli trois conférences.

Pierre Ramaut, psychothérapeute, est venu nous présenter l'outil «Commemoria», un programme informatique destiné à « Aider nos proches à bien nous quitter » ce qui constitue un enjeu fondamental en permettant d'assister les personnes en fin de vie dans leur processus de transmission aux générations futures.

Accueil Hainaut, nous ont fait partager leurs réflexions et leurs valeurs, fruit d'une déjà longue expérience, par rapport à l'écoute des personnes en fin de vie.

Enfin, le docteur Yves de Loch et Christiane Serneels, tous deux actifs dans l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD) nous ont entretenus de l'épineux et brûlant sujet d'actualité qu'est l'euthanasie et particulièrement, l'euthanasie appliquée aux mineurs d'âge, soulignant, au passage, que la Belgique est, dans ce domaine, à la pointe du progrès.

Que retenir de ces exposés ?

Essentiellement, le déni de la mort qui hante nos sociétés occidentales. En effet, nous vivons dans un monde étrange où l'on voudrait que les gens ne meurent plus : les soldats doivent faire la guerre mais ne peuvent pas mourir, les pilotes de course doivent nécessairement sortir indemnes de tous les accidents,...

Et même, s'il n'y a plus que les très vieux qui ont la permission de mourir, encore faut-il que ce soit le plus tard possible et le plus proprement et discrètement, s'il y a moyen !

D'ailleurs, on expédiera, vite fait, bien fait, un petit cérémonial funéraire et on les brûlera...

Comme si c'était « anormal » de mourir.

Or, c'est en acceptant que les gens meurent que l'on peut apprendre à mieux les aimer et, de ce point de vue, les rites et la transmission sont importants.

Savoir que nous allons tous mourir devrait nous permettre de recevoir avec encore plus de joie, de bonheur et de plaisir tous les cadeaux de la Vie.

Au contraire, la souffrance psychologique vient du refus, du rejet et de la négation de la mort.

Penser la mort comme inéluctable, pour mieux se réjouir de la vie, pour mieux savourer la présence de ceux que vous aimez et qui vous aiment, c'est ce que Gandhi disait : « Vis comme si tu devais mourir demain. Apprends comme si tu devais vivre toujours ».

Apprends comme si tu devais vivre toujours ».

A ce sujet, je ne peux que vous inciter à lire ou à relire « La Mort d'Ivan Ilitch » de Léon Tolstoï, un livre sur l'universalité de la souffrance et de la mort.



C'est l'histoire d'un homme, un bureaucrate qui est frappé par un cancer et qui doit faire face à sa propre douleur et à sa propre mortalité.

Ce roman efface chez le lecteur toute possibilité de déni et nous supportons, avec lui, sa lente chute jusqu'à la mort.

Si la plupart d'entre nous passons notre vie dans le déni de notre propre fin ou dans son idéalisation, « La Mort d'Ivan Ilitch » met un terme à nos illusions.

D. Sclavon



Maison de la Laïcité
de **Frameries**

La Maison de la Laïcité de Frameries asbl
Rue de la Libération, 152 - 7080 La Bouverie

Tél. : 065.78.11.53

Email : maisonlaiciteframeriesskynet.be

www.maisonlaiciteframeriesskynet.be

Avec le soutien de
La Commune de Frameries – la Fédération des Maisons de la Laïcité
– Picardie Laïque – Wallonie.